

# COLETTE ET LES SIENNES

## DU MÊME AUTEUR

LES HEURES VOLÉES, *roman*, Mercure de France, 1981.

ARGENTINA, *roman*, Mercure de France, 1984.

ROMAIN GARY, *biographie*, Mercure de France, 1987.

(Grand Prix de la biographie de l'Académie française.)

LES YEUX NOIRS OU LES VIES EXTRAORDINAIRES DES SŒURS

HEREDIA, *biographie*, J.-C. Lattès, 1990.

MALIKA, *roman*, Mercure de France, 1992. (Prix Interallié.)

GALA, *biographie*, Flammarion, 1995.

STEFAN ZWEIG, L'AMI BLESSÉ, *biographie*, Plon, 1996 ; nouvelle éd., Grasset, 2010.

LE MANUSCRIT DE PORT-ÉBÈNE, *roman*, Grasset, 1998. (Prix Renaudot.)

BERTHE MORISOT. LE SECRET DE LA FEMME EN NOIR, *biographie*, Grasset, 2000. (Goncourt de la biographie.)

IL N'Y A QU'UN AMOUR, *biographie*, Grasset, 2003.

LA VILLE D'HIVER, *roman*, Grasset, 2005.

CAMILLE ET PAUL. LA PASSION CLAUDEL, *biographie*, Grasset, 2005.

CAMILLE CLAUDEL, LA FEMME BLESSÉE, Les éditions du Huitième Jour, 2010.

CLARA MALRAUX, « NOUS AVONS ÉTÉ DEUX », *biographie*, Grasset, 2009. (Prix Prince Pierre de Monaco.)

DEUX SŒURS, YVONNE ET CHRISTINE ROUART, LES MUSES DE L'IMPRESSIONNISME, *biographie*, Grasset, 2012.

JE SUIS FOU DE TOI. LE GRAND AMOUR DE PAUL VALÉRY, Grasset, 2014.

DOMINIQUE BONA  
*de l'Académie française*

COLETTE  
ET LES SIENNES

BERNARD GRASSET  
PARIS

ISBN 978-2-246-81285-2

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle*, 2017.

« Moi c'est mon corps qui  
pense. Il est plus intelligent que  
mon cerveau. Toute ma peau a  
une âme. »

COLETTE



à Colette C., in memoriam  
à Pierre, son arrière-petit-fils





L'été 1914, il n'y a plus d'hommes à Paris. Ils sont partis à l'appel du drapeau, dès les tout premiers jours du mois d'août. Quand ils ont défilé avec une ardeur joyeuse, au chant de *La Marseillaise*, le soleil faisait briller le fer des baïonnettes. Les œillets rouges, fixés à la pointe des armes, avaient la même couleur éclatante que les pantalons de leurs uniformes. « La guerre est une affirmation de la virilité », écrit Élisabeth de Gramont, frappée par ce spectacle. Maintenant, les hommes sont au front, dans un paysage lointain, presque une terre inconnue, qu'on peine à se figurer.

Paris est une autre ville, radicalement changée. Les femmes y sont majoritaires. Les hommes qui restent, trop jeunes ou trop vieux pour la guerre, semblent désorientés, inutiles, réduits comme elles à attendre des nouvelles au jour le jour et à se poser des questions. Que faire ? Comment s'organiser ? À qui demander conseil ? L'autorité s'en est allée... Les enfants, pour celles qui les ont gardés près d'elles, permettent de sauver les repères, les gestes quotidiens, le baiser du soir. Mais dans les maisons,

dans les rues, l'absence masculine, aussi flagrante que la perte d'une boussole sur un bateau ivre, crée une atmosphère inédite. Il faut s'habituer à ne voir partout dans ce nouveau décor que des chapeaux à rubans, de longues jupes qui entravent la marche, des tailles serrées par des corsets. Les généraux, les politiques ont promis que la guerre serait courte, qu'elle ne durerait pas : propos rassurants, léni-fiants et trompeurs. Élisabeth de Gramont se les répète sans vraiment y croire, par superstition, pour conjurer le malheur : « Ce sera une terrible boucherie, mais elle ne durera pas plus que six semaines. »

L'inquiétude hante les natures les plus optimistes. Le cauchemar de la guerre de 1870 est encore frais dans toutes les mémoires : ne risque-t-on pas de revivre le siège de Paris, les bombardements qui ont fait tant de victimes dans la population civile, et aussi la famine ? On a mangé des rats, des chiens, et même pensé à manger la girafe du Jardin des Plantes. Quel sera le destin des hommes loin d'elles, dans les batailles qui s'annoncent du côté de la Marne ? Leur part de chance ou leur malédiction ?

Aucun oracle, aucune pythonisse n'ont le pouvoir de les rassurer. La vie, la mort, qui peut alors prédire le cours de l'Histoire ? Ni même Élisabeth de Gramont, sorcière sur les bords, sujette à des pressentiments qu'éprouvent seuls les animaux et parfois les femmes aux heures de bouleversement, elle qui quelques jours avant le 28 juin – dimanche de triste mémoire où furent assassinés à Sarajevo le grand-duc et la grande-duchesse d'Autriche –, ressentit une agitation, une nervosité extrême, signaux

habituels chez elle, avant-coureurs d'une catastrophe.

Pour la plupart hostiles à la guerre, qui fait mourir ceux qu'elles aiment, les femmes de ce temps-là sont patriotes. Le devoir, elles en connaissent le prix et en assument les sacrifices. « Union sacrée, lyrisme, espoir, écrit Lucie Delarue-Mardrus, un grand souffle passait sur nous. Le pays tout entier se réveillait poète. » Aucune Bertha von Suttner, telle la pacifiste autrichienne, prix Nobel de la Paix au début du siècle, qui appelait à rendre les armes, ne fait entendre sa voix dans le concert de ferveur nationale. Rares sont celles qui osent poser un bémol sur ces lyriques promesses de vaincre en six semaines. Ainsi Élisabeth de Gramont, amie de Lucie et poète comme elle, confie-t-elle à son journal ses doutes, son scepticisme. Mais elle les note en secret, comme une pensée coupable : « En quoi nous regarde-t-elle, la guerre ? Nous ne sommes plus des héros. Nous ne saurons pas nous battre. » En adoptant le masculin, elle parle en homme qui admire le courage, la fureur belliqueuse : « Sommes-nous faits, nous modernes, nous races évoluées, pour cet événement d'un autre temps ? Que vient-elle faire, la guerre, parmi nos âpres luttes européennes pour la justice et l'égalité, parmi nos tangos et nos fêtes persanes ? »

L'heure est aux prises de décisions rapides. Devant la menace d'une avance allemande sur la capitale, beaucoup de femmes, en chefs de famille, préfèrent quitter Paris. On gagne au plus vite la province, dans des voitures pleines à craquer, des

valises empilées, ficelées sur les toits. Il arrive que des femmes qui ne savaient pas conduire aient à prendre le volant. Élisabeth, qui a le privilège d'avoir à son service le vieux chauffeur de son père (le duc ne sort plus de chez lui), emmène ses deux filles à Bénerville. Après un trajet de douze heures, elle atteint enfin son refuge, la somptueuse villa normande où elle passe traditionnellement ses vacances et qui porte un nom on ne peut plus décalé, « Mon Rêve ».

Ces premiers jours de la guerre, les femmes qui choisissent de demeurer à Paris, ou y sont contraintes, en mesurent les risques. On entend l'écho soutenu des premières bombes, le front se rapproche par une sorte de fatalité inexorable. Que font les hommes ? L'angoisse s'installe. Été moite et poisseux de 1914 : des nuages bas, couleur de plomb, ferment l'horizon. Le ciel lui-même s'est mis de la partie pour rendre la respiration oppressante. Il y a pourtant dans l'air autre chose que l'orage et la peur : un sentiment inconnu et troublant. Les femmes peinent à le définir. Toutes le ressentent, toutes s'en étonnent : il tient au départ massif des hommes. L'expérience, totalement inédite, n'a eu aucun précédent dans l'Histoire. Sans maris, sans compagnons, sans frères ni fils en âge d'homme, et, comme le fait remarquer Élisabeth de Gramont avec son culot de grande dame, sans serviteurs mâles, car eux aussi ont été enrôlés pour cause de mobilisation générale, Paris, livré aux femmes, ressemble à un gynécée. Le maître en est absent, les gardiens ont laissé la clef sur la porte. Aussi y

a-t-il dans l'atmosphère si lourde de cet été-là, été de tous les dangers, été maudit, un parfum qu'elles n'attendaient pas. Elles le respirent pour la première fois, confuses et même un peu honteuses d'en éprouver du plaisir. Vif, léger, comme descendu des montagnes ou venu de la mer pour revigorer Paris désert, Paris menacé, Paris sans hommes, c'est une note incongrue dans le paysage, qu'elles finissent par identifier : le parfum tout neuf de leur liberté. Cette liberté, elles en ont si peu l'habitude qu'elles ne savent pas très bien quoi en faire, les premiers jours.

« Librement... être libre !..., écrit Colette. Je parle tout haut pour que ce beau mot décoloré reprenne sa vie, son vol, son vert reflet d'aile sauvage et de forêt<sup>1</sup>. »

Colette a entendu le tocsin sonner en Bretagne, où elle passait un séjour ensoleillé avec son mari, le baron Henry de Jouvenel, et leur fille, dans sa maison de Rozven. La guerre la surprend en plein bonheur, à quarante et un ans. À Saint-Malo, où elle a couru chercher des nouvelles, le tambour divulgue l'ordre de mobilisation générale. « Comment oublierai-je cette heure-là ? Quatre heures, un beau jour voilé d'été marin, les remparts dorés de la vieille ville debout devant une mer verte sur la plage, bleue à l'horizon<sup>2</sup>... » Son mari, appelé dès le 2 août, devant rejoindre le 29<sup>e</sup> régiment d'infanterie, à Verdun, elle a aussitôt envoyé sa fille, à peine âgée

d'un an, avec sa nurse, au château de Castel Novel, en Corrèze – chez sa belle-mère. Et elle est rentrée à Paris. Journaliste au *Matin*, dont son mari est le rédacteur en chef, elle a plus que jamais besoin de son salaire pour vivre.

Rue Cortambert, au numéro 57, elle habite un vieux chalet en bois. Vermoulu, couvert de vigne vierge, avec une galerie en surplomb et des balcons ajourés, pareil à un chalet suisse, il a été la garçonnière d'Henry, son « guet-apens » selon la définition qu'elle en donne, sa souricière, avant qu'elle n'en devienne la maîtresse de maison en titre. Baronne de Jouvenel des Ursins – titre flambant neuf, aristocratie d'opérette – depuis décembre 1912, après une liaison qui aura duré un peu plus d'un an – un an et demi d'amour, de volupté, que le mariage prolonge au-delà de ses espérances –, elle est tombée à son tour dans le piège de ce séducteur patenté, fou amoureux d'elle, comme elle est folle de lui.

Alors que le canon gronde, que les zeppelins sillonnent le ciel, le chalet – son chalet – est le plus charmant des refuges. En plein XVI<sup>e</sup> arrondissement, parmi d'autres villas tout aussi pittoresques, au milieu d'arbres et de taillis touffus qui cachent les murs, elle a vécu là des heures parfaites, qu'elle juge irremplaçables. Ce chalet du bonheur, aujourd'hui disparu, a laissé place à un immeuble en pierre de taille, construit en 1929. Le jardin, 3 000 mètres carrés (c'est elle qui l'a noté), n'a pas davantage laissé de traces. Mais il lui donne alors l'illusion d'habiter la campagne – ce qu'elle préfère au monde : autour d'elle, dans ce quartier paisible,

en marge de l'agitation de la grande ville, les églantiers, les noisetiers aveliniers, les acacias en grappe attirent les oiseaux et les chats. Son chat à elle, qui est une chatte, ne franchit presque jamais le seuil, la maison est pour elles deux un royaume. Une maison silencieuse, qui embaume le jasmin. Colette en a fait disparaître les trophées de chasse, gardé les sofas profonds, les coussins moelleux, accueillants aux jeux de l'amour. Elle peut faire de la gymnastique dans son salon, sur des tapis épais sans se meurtrir les côtes, ou s'endormir à même le sol à la manière élastique de ses chers félins. Elle n'a presque rien changé au décor, qui ne la rend pas jalouse d'un passé qu'elle croit mort. Elle a chassé les fantômes et assuré sa victoire, en reine incontestée. La nuit, quand tout plonge dans le noir, elle tire les rideaux. La lumière intérieure est mi-bleue, mi-verte, sous les abat-jour de soie.

Son seul caprice est d'avoir une salle de bains avec une baignoire, qu'Henry a bien voulu lui faire installer à l'étage. Elle était autrefois dehors, dans le hangar, et si vétuste qu'elle ne s'y aventurait pas. Elle aime se prélasser dans des bains au long cours, faisant dire à sa belle-sœur qu'elle finirait tuberculeuse. Culte de la propreté, du corps, de l'eau et du savon. Colette aime l'eau saine et vive comme elle aime sans réserve, depuis l'enfance, la nature, les animaux, le parfum du jasmin et aussi les livres. Elle leur sera fidèle avec une admirable constance tout au long de sa longue vie. Dans le chalet, elle a son coin à elle, qu'Henry lui a généreusement rétrocédé : une table avec ses papiers,

ses stylos Waterman qui ont remplacé ses vieilles plumes Flament n° 2, son encre, enfin sa fidèle lampe bouillotte à cloche verte, qui la suit d'un déménagement à l'autre et lui assure une sorte de permanence, dans une existence survoltée. C'est ce qu'elle appelle « mon confort de scribe ». Elle ne peut pas plus s'en passer que de sa chatte ou de son bain, ou de la chaude présence d'Henry dont elle partage le lit, lovée sur son flanc gauche, ainsi qu'elle le raconte en passant, ravie.

Colette redoute la solitude. Mariée à vingt ans puis divorcée de son premier mari, après une longue séparation de corps, elle a déjà habité seule, sans compagnon ni maître, mais elle n'aime pas ça. Vivre en couple la rassure. Elle a besoin de se sentir protégée autant qu'aimée. Des épaules solides la font autant rêver que de belles moustaches : l'homme idéal doit être à la fois un amant et un protecteur.

La solitude effraie Colette bien plus que la misère, qui a au moins le mérite de pouvoir être partagée. Aussi l'amitié tient-elle une grande place dans la vie de cette amoureuse. Colette n'est vraiment seule que lorsqu'elle écrit. Et encore... Ses pages sont toujours joyeusement peuplées : d'hommes et de femmes, d'enfants, mais aussi d'animaux et même de plantes qui s'expriment comme des humains et sont tout aussi chers à son cœur, indispensables à sa survie, que ses amis ou, plus encore, ses amies.

Le départ d'Henry de Jouvenel pour la guerre la renvoie à ce vieux démon, qu'elle a toujours fui. À cette solitude honnie.